

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

ROBE SANS COUTURE DE NOTRE-SEIGNEUR.

Il existe à propos des vêtements de Notre-Seigneur qui sont honorés dans l'église d'Argenteuil (près Paris) et dans la cathédrale de Trèves, une espèce de conflit qui embarrasse plus d'un pieux fidèle, et dont voudraient bien profiter les ennemis de la religion pour faire du scandale. L'affaire est cependant ici plus simple. Il nous suffira, pour dissiper toute difficulté à cet égard, de résumer quelques pages d'un ouvrage qu'a publié dernièrement M. L. F. Guérin, sous ce titre : *La Tunique de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; Recherches religieuses et historiques sur cette relique et sur le pèlerinage d'Argenteuil*, un fort vol. in-8, ouvrage plein de recherches, dont on imprime en ce moment une 2e édition, et où le pieux auteur expose les deux traditions d'Argenteuil et de Trèves, et montre qu'elles sont bien distinctes et qu'elles ne se contrarient en rien. Nous allons le montrer par un simple résumé.

La tradition d'Argenteuil remonte à plus de mille ans. Les auteurs les plus considérables qui ont parlé du vêtement que possède cette église disent que c'est la tunique dont elle est enrichie, et si quelquefois on l'a nommée Sainte-Robe, ce n'est que par une erreur d'appellation, ou par une habitude qui s'est introduite, malgré les titres qui sont foi du contraire.

Saint-Grégoire-de-Tours dit au *Livres des Miracles* (liv. 1. S), que la tunique de l'agneau sans tache était conservée, de son temps, dans une ville de la Galatie. De cette ville elle fut transportée, en 590, à Zaphat, ou Jaffa. Ensuite elle fut solennellement portée à Jérusalem, comme l'attestent Aimoin, Herman, Sigebert, dans leurs *Chroniques*, et l'annaliste de Tours dans son *Livre de la gloire des Martyrs*. Mais elle ne devait pas demeurer dans la cité de David. Les Perses l'ayant menacée et ravagée, Héraclius transporta à deux reprises différentes la sainte relique à Constantinople, où elle resta jusqu'au temps d'Irène.

L'histoire rapporte que cette impératrice aurait désiré épouser Charlemagne, afin de réunir les deux empires d'Orient et d'Occident. Dans ce but elle lui faisait de riches présents. Mais le plus magnifique qu'elle pût lui offrir fut la tunique de Jésus-Christ. Ce puissant monarque la reçut avec beaucoup de dévotion et la plaça, le 12 ou le 13 août, de l'an 800, dans le monastère d'Argenteuil, où sa sœur Gisèle était depuis longtemps, et dont sa fille Théodrade était abbesse, Helgaudus, religieux du xte siècle, dans la *Vie du roi Robert* ; Robert, abbé de Mont-Saint-Michel, dans sa *Continuation de la Chronique de Sigebert* ; Werner de Rollevenk, dans son *Fasciculus Temporum* ; Du Tillet, André Favin et beaucoup d'autres auteurs rendent témoignage de ces faits, et l'usage où l'on était de sonner à Argenteuil une cloche à une heure après midi, pour conserver la mémoire de cette donation, vieux usage qui ne fut aboli que vers la fin du XVIIe siècle, ne permettent guère de révoquer en doute la vérité de cette tradition.

Cette tunique sacrée demeura au monastère d'Argenteuil jusque vers l'année 357. Mais à cette époque les Danois et Normands, ayant ravagé le monastère et dispersé les religieux, celles-ci cachèrent la relique dans une muraille, où elle resta enfoncée et oubliée jusqu'à l'année 1156. Vers ce temps, le célèbre Suger, abbé de Saint-Denis, avait relevé le monastère d'Argenteuil et y avait établi des religieux bénédictins. Cette même année, 1156, Dieu révéla à l'un de ces religieux le lieu où était cachée la tunique, ce qu'atteste une charte que l'on possède encore et qui est émanée de Hugues, archevêque de Rouen, qui vint à Argenteuil faire le relèvement de la tunique, et qui accorda de grandes indulgences pour cette cérémonie ; ce qu'attestent encore une foule d'auteurs, depuis Robert, abbé du Mont-Saint-Michel, chroniqueur contemporain, jusqu'à dom Cellier et Fleury.

Depuis cette année 1156, jusqu'en l'année 1656, la relique fut honorée avec empressement, et le Seigneur daigna souvent manifester sa bonté et sa toute-puissance en faveur de ceux qui venaient le prier devant sa tunique, ainsi que le fait entendre Salmeson, qui assista au concile de Trente en qualité de théologien du Saint-Siège : *Tunica in oppido Argentolio, non longe à Lutetia Parisiorum dissito, ubi magna veneratione peregrinis spectanda proponitur, nec sine magnis inter dum signis*. En 1650, la tunique du Sauveur fut déposée dans une magnifique châsse donnée par Marie de Lorraine, duchesse de Guise. On conserve encore le procès-verbal de cette translation. En 1653, le pape Innocent érigea, par une bulle, une confrérie en l'honneur de la sainte tunique, et accorda de grandes indulgences aux fidèles qui entreraient dans cette association.

À la Révolution, la relique eut à courir de grands périls. Mais si l'on ne put sauver la riche châsse des mains des nouveaux vandales, la tunique

fut préservée, et, en 1804, le nouveau cardinal Caprara, légat en France, autorisa l'évêque de Versailles, qui était alors Mgr. Louis Charrier de la Roche à rétablir le culte de la sainte tunique dans l'église paroissiale, ce qui ne fut fait cependant qu'après l'examen de la relique et des titres, et constatation de cet examen dans un procès-verbal dressé par l'abbé Cochet, qui fut depuis évêque de Beauvais.

La pieuse dévotion n'a jamais cessé depuis cette époque. Elle fut toujours encouragée par Mgr. Blanquart de Bailleul, qui autorisa M. le curé actuel d'Argenteuil à lui donner toute l'extension désirable, et nous avons déjà dit que le nouvel évêque de Versailles, Mgr. Gros, a présidé, le 12 août dernier, la magnifique cérémonie de la translation de la relique dans une riche châsse, due à la cotisation recueillie de plusieurs fidèles et la générosité d'une pieuse dame qui en a acquitté la plus grande partie. Maintenant, le nom de cette généreuse dame n'est plus un mystère : nous pouvons signaler à la reconnaissance des fidèles Mme. la baronne de Montvert.

Nous passons maintenant à la tradition de Trèves. Elle remonte à saint Hélène. Il paraît que cette princesse donna à saint Agrice, évêque de Trèves, la robe longue de Notre-Seigneur. Ce saint évêque la renferma dans sa cathédrale. Mais, pendant les longues guerres qui suivirent, la sainte relique fut presque oubliée. On savait qu'un vêtement quelconque du Christ était conservé dans la cathédrale, mais on ignorait ce que c'était au juste et dans quel endroit. Elle demeura dans cet oubli jusqu'en l'année 1196, époque à laquelle Jean 1er., archevêque de Trèves, ayant fait des réparations considérables dans son église, trouva la sainte robe et la remit en honneur. Depuis cette époque, elle eut encore quelques vicissitudes à subir ; mais elle ne cessa, à des époques solennelles, d'être honorée, et, aujourd'hui encore, elle reçoit les hommages de milliers de pèlerins, ainsi que nous avons déjà en plus d'une fois l'occasion de mentionner. On se rappelle les articles que nous avons donnés à cet égard. Ce simple résumé, touchant la tradition de Trèves, est extrait d'un ouvrage qui vient de paraître sous ce titre : *Histoire de la Sainte Robe de Jésus-Christ conservée dans la cathédrale de Trèves*, par J. Marx.

Résumons en deux mots. L'église d'Argenteuil, d'après ses titres et sa tradition, revendique la tunique, c'est à dire le vêtement le plus étroit. L'église de Trèves, d'après ses titres et sa tradition, et d'après le vêtement qu'elle montre aujourd'hui intact, prouve qu'elle possède la robe longue. Où y a-t-il donc contradiction ? Au reste, ces faits historiques, que nous n'avons fait que résumer, se trouvent appuyés de preuves et de considérations critiques dans l'ouvrage de M. L. F. Guérin.

QUELQUES OBSERVATIONS SUR LES

INJURES ET LES PERSONNALITÉS DANS LES DISCUSSIONS.

De tout temps il s'est trouvé des hommes propres à déshonorer les discussions les plus graves par des personnalités outrageuses. C'est un des écueils les plus dangereux aux hommes de lettres ; la passion tombe d'autant plus aisément dans le piège, que l'amour-propre confond volontiers les succès d'un instant, que donnent la malignité et le persiflage, avec les succès durables que promettent le talent, la modération et le respect des convenances.

On a fait des recueils plus ou moins piquants des *honnêtetés* littéraires, que se sont souvent prodiguées des écrivains d'opinions diverses ; mais si l'on retient quelques épigrammes, on oublie le nom de leurs auteurs. La malice humaine peut rire un instant d'une bouffonnerie ; mais le goût flétrit la mémoire de celui qui se l'est permise. Les lettres ont une certaine dignité, dont le sentiment finit toujours par dominer dans les jugements du public ; et quelle que soit la disposition de l'esprit humain à accueillir les libelles qui promettent des satires piquantes ou des calomnies honteuses, les libellistes n'en sont pas moins la race d'hommes la plus méprisée : c'est une délicatesse qui prouve que la corruption n'est jamais telle, qu'elle étouffe tout-à-fait dans la conscience le souvenir de la vertu ; et à ne considérer ce sentiment que sous le rapport littéraire, il montre encore qu'il y a toujours dans les lettres un fond de vérité et de sagesse qui exclut les passions abjectes, l'envie amère, la haine ardente. Le talent ne saurait jamais être de l'animosité. Il faut du calme à l'esprit, pour mériter l'approbation des hommes ; et lors même qu'il est entraîné par des impressions vives, il doit encore conserver une dignité qui fasse souvenir qu'il parle au nom de la vérité et de la vertu.

Voilà des considérations générales qui s'appliquent également à tous les ob-

jets des discussions littéraires, mais qui ont bien plus de gravité encore lorsqu'il s'agit de questions, soit morales, soit théologiques. Ici l'écrivain ne doit jamais oublier qu'il traite des objets les plus élevés qui puissent toucher la raison de l'homme. Il parle du ciel, des doctrines de la religion, de la foi, de la piété, des vertus les plus saintes ; de la soumission à l'autorité de Dieu, de la charité. Comment pourrait-il mêler à de si hautes contem-plations des injures personnelles, des calomnies sanglantes, des dérisions haineuses ? Il prouverait, si ce malheur lui arrivait, que rien de ce qu'il annonce ne vit au fond de sa conscience. Même en combattant des erreurs sur ces points austères de la croyance humaine, il doit, lorsque ces erreurs sont sincères, écarter la violence envers les personnes. C'est ainsi qu'il donne de la dignité à sa cause ; c'est ainsi qu'il rend son langage vénérable même aux païens ; c'est encore ainsi qu'il fait connaître une marque certaine de la vérité ; car l'erreur est passionnée, elle est intolérante, elle est cruelle : ce qui lui manque du côté de l'autorité, elle veut l'obtenir par la persécution. Elle répand l'outrage à défaut de raisonnements ; elle menace, elle sollicite des violences, elle appelle les passions à son secours, elle renverserait le monde plutôt que de rien céder. Tel est son caractère, elle cherche vainement à le dissimuler dans ses écrits, n'est-ce qu'odieuse déjà par ses égarements, elle devient plus encore par ses fureurs.

La vérité est calme, au contraire ; sa domination s'exerce par la gravité naturelle de son langage ; elle oublie les personnes pour ne se souvenir que de doctrines. Elle les énonce avec force, parce qu'elles partent du fond de la conscience ; mais elle les publie sans leur donner un caractère d'appréhension et de persécution pour les adversaires qui la combattent ou qui la redoutent ; et plus ces doctrines touchent de près à la foi chrétienne, plus elle est austère dans l'expression qu'elle leur donne, en sorte que la religion, qui est la vérité dans son développement le plus complet, est aussi ce qu'il y a de plus important et de plus majestueux aux yeux de la raison, même à ne la considérer que sous le rapport du goût et de la dignité littéraire.

Ce petit nombre d'observations suffisent, nous le pensons, pour expliquer la position personnelle des Rédacteurs du *Mémorial*, par rapport aux écrivains qui sont constamment armés d'outrages et de satires, et qui n'ont pas d'autre moyen de combattre nos doctrines. Nous leur déclarons que, quant à bien même la religion ne serait pas un devoir, le simple bon goût nous ferait une loi de ne jamais répondre à de telles personnalités. Il y a assez de gens dans le monde disposés à faire de la littérature un métier de *Boxeurs*. Cela ne convient ni à des prêtres catholiques, ni même à des simples fidèles. Nous sommes disposés à honorer toujours notre cause par la dignité de nos discussions. Il nous arrivera évidemment de nommer nos adversaires, puisqu'enfin il faut bien nommer ceux dont on combat les erreurs ; mais le public ne saura point par nous qu'ils ont oublié le sentiment des convenances, et nous ne serons point tentés de repousser l'outrage par des personnalités, si ce n'est alors que la malignité nous paraîtrait le plus avide de cette sorte de vengeance ; et nous mettrait par ses révélations le plus à même de l'exercer. Nous devons cette déclaration, non point à nos lecteurs, qui sentent comme nous ce que notre cause impose de décence, mais à nos adversaires qui, en nous voyant respecter notre position, apprendront peut-être à respecter la leur.



De tous tems, les hommes à mauvaises passions se sont montrés les ennemis de la religion et du clergé. Ces hommes sont ordinairement les idéologues et les ambitieux ; la religion condamne les uns et les autres ; il n'est donc pas étonnant qu'ils se montrent ses ennemis irréconciliables ; mais ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'ils s'adressent au peuple pour crier contre elle, en la lui montrant comme le drapeau de ralliement du despotisme et de la haine.

N'est ce pas, au contraire, le catholicisme qui, le premier de tous les cultes, a proclamé la fraternité et l'égalité, en nous apprenant que nous sommes tous les enfans d'un même père ? N'est pas le catholicisme qui proclama que ceux à qui sont humbles seront exaltés, que les derniers seront un jour les premiers ? Non, le christianisme n'est pas la religion des orgueilleux ; c'est la religion du peuple même. Par qui fut-il annoncé ? Le Christ n'a-t-il pas choisi pour apôtres des charpentiers et des pêcheurs, des hommes du peuple enfin ! Par qui nous est-il transmis aujourd'hui que l'Église de France ne compte pas moins de 35,000 prêtres, sinon par les hommes du peuple ? C'est dans le peuple que se recrute le sacerdoce ; et, si des princes selon le monde ont eint la triple couronne, n'a-t-elle pas été portée aussi par d'humbles bergers devenus pasteurs d'hommes, Sixte V et Sylvestre II ? et les pontifes actuels de France ne sont-ils pas encore la plupart des enfans du peuple.

C'est le christianisme qui a le premier enseigné l'égalité ; qui a relevé les trois quarts du genre humain asservis sous la domination de quelques-uns ; qui a osé dire aux maîtres que les esclaves étaient leurs égaux ; c'est le clergé qui a fait cela au prix de ses sueurs et de son sang, car les persécutions ne lui ont pas manqué ; et si un jour le clergé triomphant est parvenu au pouvoir, n'est-ce pas alors que l'égalité religieuse a amené par le clergé l'égalité politique ? C'est à lui, c'est au christianisme que nous devons notre constitution sociale, tout ce que nous devons être ; c'est par lui que toutes les misères ont été soulagées, que les fers des nations ont été brisés. Et comment donc les libéraux de nos jours osent-ils l'attaquer ? C'est que ce sont de faux frères ; ils flattent le peuple pour le séduire ; et derrière leur masque s'abritent le despotisme et la tyrannie.

BULLETIN.

Calendrier de 1845. — Election présidentielle des États-Unis.

Le CALENDRIER ecclésiastique et civil pour 1845 est, maintenant, en vente, à notre Bureau. Outre les rubriques du bréviaire et les autres matières que contenait celui de 1844, nous y avons ajouté un tableau pour indiquer les termes des cours de circuits, et un autre pour l'évaluation de l'or.

Quoique le bulletin des élections de tous les différens États de l'Union ne soit point encore connu, cependant, d'après le *Courrier des États-Unis*, l'élection de M. Polk à la présidence, et celle de M. Dundas à la vice-présidence seraient définitivement arrêtées. Les votes connus leur donnent 158 suffrages sur les 275. On se rappelle que la majorité absolue est de 138. Ainsi quand même tous les autres votes seraient pour M. Clay, MM. Polk et Dundas se trouveraient avoir 20 voix de plus qu'il n'est nécessaire pour être élus.

Cette grande lutte électorale a mis bien des passions en jeu. On comprend qu'il doit y avoir eu bien des espérances déçues, bien des susceptibilités froissées, bien des intérêts trahis. Il n'est donc pas surprenant qu'il s'y trouve grand nombre de cœurs ulcérés et d'esprits exaspérés. Aussi, voit-on, par le ton des journaux d'un certain parti que l'exaspération parmi eux est à son comble et probablement qu'elle le sera encore longtemps, surtout si les *natifs* réussissent à mêler, comme ils s'efforcent de le faire depuis quelque temps, le fanatisme religieux au fanatisme politique qui les anime. Car si nous en croyons la rumeur publique, le favoritisme religieux commencerait à jouer un grand rôle dans toutes les intrigues de ce parti. Comme dans son dépit, depuis sa défaite électorale, il ne sait sur qui décharger sa colère, il était tout naturel qu'il se déchaînât contre quelqu'un ; et ce sont les catholiques qui ont eu l'honneur de la préférence. Tant que les *natifs* ont eu espérance de les attirer à leur parti, ils les ont ménagés. Mais sitôt que l'élection a été terminée et que presque tous les catholiques qui, comme étrangers, avaient intérêt à se rallier aux démocrates, se furent rangés du côté de ces derniers, le catholicisme devint dangereux. On commença même à vouloir insinuer qu'il était incompatible avec la constitution. Heureusement nous voyons que plusieurs feuilles catholiques se sont empressées de repousser ces accusations calomnieuses, et de montrer que non seulement le catholicisme n'était point incompatible avec un gouvernement libre et républicain, mais même qu'il était l'ami nécessaire de la liberté et de la civilisation.

Le *natifisme*, néanmoins par ses distinctions d'origine, n'en continue pas moins à vouloir introduire un système de privilège et d'exclusion qui s'étend même jusqu'aux croyances religieuses. Cette tendance nous paraît d'un funeste présage pour la tranquillité future de l'État. Il n'y a pas de doute qu'un système, aussi destructif de l'égalité et de la liberté que celui de vouloir introduire des distinctions d'origine, ne finisse par occasionner de funestes commotions. Mais si la liberté de conscience s'y trouve encore compromise, il est aisé de comprendre que le maintien de la tranquillité et de la paix doit se trouver encore plus difficile. Quand on se rappelle les excès auxquels se sont portés les partis, dans les guerres de religion, il nous semble qu'il faut être bien complètement aveuglé par les passions, pour travailler à les faire revivre.

Il est bien pénible au reste de voir qu'on a partout la manie de vouloir mêler le catholicisme dans toutes les luttes électorales, comme s'il ne laissait point à chaque citoyen la liberté la plus entière dans l'émission de son suffrage. Comme c'est agir contre son esprit que d'en faire un engin politique, c'est aussi être injuste à son égard que de le rendre responsable d'actes qui lui sont parfaitement étrangers et indifférens et dans lesquels il ne réclame que la liberté.



NOUVELLES RELIGIEUSES.

CANADA.

— On lit dans le *Canalien* :

Écoles chrétiennes. — Il nous a été donné d'assister, jeudi dernier, à un examen privé d'une des classes de l'école des Frères de cette ville, qui s'est fait en présence de Mgr. l'archevêque de Québec, de Mgr. le Coadjuteur, du comité de la Société d'Éducation et de quelques autres messieurs. Tous ceux qui, comme nous, ont eu le bonheur d'assister quelquefois à ces intéressantes exercices reconnaîtront sans peine que nous pourrions craindre de paraître tomber dans l'exagération en ajoutant à ce que nous en avons déjà dit ce qu'il faudrait pour exprimer l'admiration que nous en fait éprouver les étonnans progrès des élèves, et la merveilleuse transformation que leurs savants et pieux instituteurs ont opérée sur un si grand nombre d'enfants du peuple dans le court espace de 14 ou 15 mois. En vérité on n'a pas eu tort de dire que les

Frères des Ecoles chrétiennes étaient des "Jésuite déguisés." En effet, ce qui distinguait surtout les Jésuites comme instituteurs de la jeunesse, et ce qui tendait à leur assurer une domination universelle au lieu de leurs ennemis, c'était le don qu'ils avaient de se faire aimer et obéir de leurs élèves, et le tact exquis avec lequel ils savaient déroger de ce dont la nature avait doué chaque individu. Pour preuve que les enfants de l'abbé de La Salle ne cèdent nullement à cet égard aux "enfants de Loyola," nous pourrions citer les dessins d'architecture (entre autres celui de l'église paroissiale de Montréal et la carte géographique enluminée qui tapissaient un des murs de la classe.) Ces ouvrages d'un jeune enfant du nom de Lizotte, qui n'avait eu que cinq mois d'école, annonçant un talent qui sera peut-être l'une des gloires du Canada. Sans parler d'autres preuves, qui nous touchent de plus près de l'amour et de l'obéissance que ces "Jésuites déguisés" savent inspirer à leurs élèves, nous répétons seulement ce qu'a dit le trop aimable Frère Directeur, savoir, que depuis la rentrée des classes, il y a deux mois, il n'avait pas été obligé d'imposer deux *penum*. Après cela, on croira facilement que les éloges qui ont été prodigués tant aux "bons Frères," qu'à leurs élèves par les deux illustres prélats, et surtout par Mgr. de Solymé, qui en terminant les exercices par la distribution des prix a fait l'éloge avec cette grâce qui lui est particulière, ont dû être aussi bien sentis que bien mérités. On sait que dans cette institution les prix se venent à l'enchère et se paient en *bons points*.

Qu'il nous soit permis d'ajouter ici l'article suivant, sur les Ecoles chrétiennes, nous empruntons à un de nos derniers journaux de Paris :

"Encore de nouveaux succès à constater à la gloire des modestes disciples de l'abbé de La Salle. Bordeaux, Toulouse, Saverdun, Tonneins viennent de retentir de légitimes applaudissements que leur valent un si fraternel dévouement et un zèle si infatigable. Là, comme dans les autres villes, les distributions des prix de leurs écoles ont moins brillé par l'éclat extérieur que l'on donne d'ordinaire à ces intéressantes solennités que par les œuvres des élèves, témoignages irréfragables de l'habileté des pieux instituteurs et des progrès réels des élèves. Aussi avec quelle joie, avec quel honneur les populations saluent-elles les *bons frères*, reconnaissant ainsi les efforts de leur sollicitude, et les vengeant, par leurs bénédictions, des sales élocutions, des injurieuses diatribes d'hommes qui prétendent que la religion n'est ni à la portée, ni apte à se rapprocher du peuple pour l'instruire, le guider et lui montrer la félicité véritable.

A Saverdun, surtout, la population a trouvé un impartial et digne interprète dans M. le maire. Quoique d'une religion différente, ce magistrat a félicité hautement les frères de leurs succès ; il a été ému en face d'un pareil dévouement ; il a compris tout ce que le catholicisme donne de grandeur et de générosité aux hommes ; il a vu quel bien pouvait opérer la présence des frères dans la ville corruée à ses vices. Félicitons-le d'avoir rendu cet hommage à la vérité, sans chercher à l'affaiblir par une interprétation erronée comme a fait, à Bordeaux, M. Gauthier, adjoint.

"Ce dernier entraîné par un étrange mouvement de courtoisie révolutionnaire, a fait honneur à la révolution de juillet du succès des écoles chrétiennes. Elle s'est montrée, en effet, si favorable à tout ce qui tient à la religion ! Il ne faut pas nier, certes, les remarquables progrès que les écoles chrétiennes ont fait depuis 1830 ; mais ce n'est point à l'influence de la révolution qu'on doit les attribuer, cette influence les aurait détruites, si le sentiment populaire n'avait été plus fort qu'elle ; si le tendre dévouement des frères et leur capacité incontestable n'avait attiré le peuple à eux. Ces progrès, dont injurieusement on les croyait incapables, prouvent que les corporations religieuses ne sont ni rétrogrades, ni stationnaires ; elles marchent avec le siècle dans les limites de leur condition, et, si elles progressent, comme l'on dit, sous le rapport des connaissances, ce n'est pas, encore une fois, la révolution qu'il faut en applaudir ; n'eût-elle pas détruit l'élément religieux qui fait leur caractère et leur force, en même temps qu'il est le garant de leur succès, et de cette régénération de peuple à laquelle se consacrent par l'éducation, les frères des écoles chrétiennes ?"

ROME.

—S. Em. le cardinal Patrizi, vicaire général de Sa Sainteté, a fait, le 21 septembre dans la basilique de Latran une ordination à laquelle on comptait 93 sujets, savoir : 5 tonsurés, 12 minorés, 22 sous-diacres, 29 diacres, et 25 prêtres.

—D'après une lettre particulière, lorsque Mgr. l'archevêque de Cologne se rendit au palais Quirinal, le Pape avait fait porter au bas de l'escalier un fauteuil, et avait envoyé les porteurs qui font ordinairement le service auprès de Sa Sainteté dans les grandes cérémonies. L'archevêque refusa cet honneur et monta à pied l'escalier, appuyé sur son guide. Il rappelait, dit la correspondance, le vieillard Siméon tout courbé dans le temple.

Quand il fut arrivé dans la salle d'audience, le Saint-Père alla au devant de et lui l'embrassa en versant des larmes. Mgr. de Droste-Wischering voulut s'agenouiller devant le Pape ; mais le Saint-Père s'y opposa et le conduisit vers un siège à côté de lui.

Au bout d'une demi-heure, le Souverain-Pontife accompagna l'archevêque jusqu'à la porte de la salle.

—La mort du cardinal Parca ayant laissé vacant le protectorat des chanoines réguliers du Sauveur de Latran, le Souverain Pontife, daignant descendre aux humbles vœux du définitif-général, en a investi le cardinal Castracane, évêque de Paestrina et grand-pénitencier. S. Em. a pris possession de ce titre le 16 septembre ; elle s'est rendue, à cet effet, à Saint-

Pierre-ès-Liens, où elle a été reçue par toute la communauté des chanoines. Après être passé ensuite dans les galeries de la procure-générale, et lecture ayant été faite du billet de la secrétairerie d'état contenant sa nomination, Mgr. Castracane a prononcé un touchant discours, où il a payé à l'illustre congrégation un légitime tribut d'éloges. Le R. P. abbé Augustin Barduagni, vice-procureur-général, lui a fait une réponse où il a rappelé les bienfaits que son ordre devant au cardinal Parca, et dit combien il espérait de la science et du bienveillant esprit de son successeur. S. Em. s'est dirigée ensuite vers une autre salle, où un autel était dressé, et là on a chanté le *Te Deum*.

FRANCE.

—Lors de son passage à Saint-Quentin, Mgr. l'archevêque de Paris a, dit-on, annoncé positivement aux membres du clergé de cette ville que le Panthéon, autrefois l'église Sainte-Généviève, serait prochainement restitué au culte catholique.

—On lit dans la *France Méridionale* :

"M. l'abbé Fissiaux, directeur de la maison centrale d'éducation correctionnelle de Marseille, est parti ce matin de Toulouse, par le bateau-poste, emmenant avec lui six jeunes filles de la Maison de Refuge, qui sont accompagnées de deux Sœurs, et douze jeunes garçons pris au Pénitencier pour les conduire à Marseille. Il paraît que déjà M. l'abbé Fissiaux a été chargé de semblables missions accomplies dans plusieurs de nos principales villes et pour la même destination. Le gouvernement forme, dit-on, sur une grande échelle, la maison de correction de Marseille, et cela se rattacherait aussi à un autre projet d'établissement pour l'Algérie.

Histoire des Missions Catholiques.—De toutes les histoires, aucune certes n'est plus curieuse, plus attachante, que celle de ces pieux missionnaires qui vont parcourir les régions infidèles pour propager la foi catholique. Leurs récits, empreints d'une irrécusable vérité ont eu le privilège de captiver l'attention même des plus indifférens. M. le baron Henrion vient de rédiger ces relations en corps d'ouvrage, et l'éditeur Curmer a fait accompagner ce texte de gravures faites avec un soin sans exemple. Ce bel ouvrage, dont Mgr. le cardinal de Bonald a accepté la dédicace, sera recherché et lu avec empressement par toutes les familles chrétiennes.—S'adresser au Bureau du *Courrier des Etats-Unis* et chez ses Agens.

—Nous lisons dans un journal de l'Alsace :

Un secte de convulsionnistes.—Il vient de se fonder tout récemment à Kouenheim, petite commune située à 12 kilomètres de Colmar, une secte religieuse, une société de *convulsionnaires*, sur laquelle nous avons recueilli des détails assez curieux. Cette société, qui procède du *piétisme*, comme le *piétisme* procède du *protestantisme*, se compose de trente à quarante membres, hommes, femmes et enfants, presque tous journaliers et assez misérables. Elle se réunit trois fois par semaine dans la maison de son chef, qui est un cultivateur peu aisé, jeune encore, et qui s'est toujours fait remarquer par son exaltation religieuse. Sur la table se trouve une Bible ouverte dans laquelle le chef lit à haute voix aux sectaires assis sur des bancs ou se tenant debout autour de lui. Cette lecture se fait d'un ton solennel, d'abord en allemand, seule langue que comprennent les assistants ; puis arrive un jargon incompréhensible pour tout le monde, et même pour l'orateur lui-même. Si, après la séance, vous demandez au chef quelle langue il a parlé il vous répondra que c'était tantôt en latin, tantôt en hébreu ; qu'il ne connaît ni le latin ni l'hébreu ; mais que, dans ces moments-là, il est inspiré par Dieu, qui lui fait parler la langue qu'il veut. A mesure que l'orateur devient plus rapide, plus fort et plus intelligible, l'assemblée murmure, s'agite, parle haut, enfin tous se mettent à rugir, à hurler d'une manière si terrible, qu'on les entend dans la forêt voisine, et à plus d'un kilomètre de là.

Au milieu de cette agitation, les femmes se lèvent (ce sont presque toujours les plus jeunes), agitent les bras au dessus de leur tête, tournent sur les talons en jetant des cris perçants qui dominent ce bruit sauvage ; puis un mouvement convulsif s'empare de tout leur corps, et elles tombent comme épuisées de fatigue. Des filles de douze à quinze ans sont atteintes aussi de ce paroxysme d'exaltation. Lorsque ces femmes se relèvent, après un intervalle de dix minutes, elles se remettent à danser, à chanter et à rire, mais d'un rire nerveux, comme celui de l'ivresse et de la folie ; leur danse et leurs chants sont incohérents, dévergondés ; leurs yeux brillants, et les larmes coulent sur les joues de ces malheureuses. Ce spectacle a quelque chose de triste et de poignant. Pendant tout cet horrible vacarme, l'orateur conserve le calme d'un chef inspiré. Il s'avance au milieu de ses disciples, au moment où l'agitation va se calmer ; alors ceux qui sont un peu atteints par la fatigue s'approchent de lui ; ils se penchent en avant et le touchent au corps qui de la tête, qui de la main ; quelques uns parviennent seulement à le toucher du bout du doigt. Ainsi entouré, le chef recommence son jargon et ses gesticulations emphatiques, en tournant et en faisant tourner autour de lui tous ces individus. Cinq minutes ne se sont pas écoulées que le paroxysme redouble et que de nouvelles convulsions s'emparent des femmes pour se prolonger pendant neuf ou dix heures et fort avant dans la nuit. Plusieurs personnes prétendent que la décence n'est pas toujours bien observée dans ces réunions ; on assure même que des plaintes ont été adressées à ce sujet au parquet de Colmar.

ANGLETERRE.

—Il vient de se célébrer une fête brillante au magnifique collège que les Jésuites possèdent à Stonyhurst (Angleterre). L'objet en était la commé-

moration de leur premier établissement dans l'antique château de Sherburne. Il y a cinquante ans, les jésuites établis à Liège furent obligés de fuir devant les impitoyables proscriptions que fulminait la révolution française. Alors ils passèrent en Angleterre et s'établirent dans le collège qu'ils dirigent encore à Stonyhurst. Un grand nombre de personnes de distinction, protestans et catholiques, s'y étaient rendus pour fêter le souvenir de l'arrivée en Angleterre des disciples de Loyola. Les fêtes ont duré trois jours. C'est là un singulier contraste avec ce qui se passe en France. Les protestans anglais se félicitent et se réjouissent d'avoir reçu chez eux les hommes que certains catholiques français chassent et regrettent presque de ne pouvoir exterminer.

— Le digne prêtre chargé de la mission de Lynn, en Angleterre, a adressé aux protestans de cette ville une lettre pour les engager à contribuer aux frais de construction de l'église catholique qui va s'y élever. Il est digne de remarque que les protestans ont généreusement répondu à cet appel.

Tempérance.— Par les retours faits au parlement dans la session, à la demande de M. Hume il est constaté qu'en 1841 la police de Londres avait recueilli 31,000 hommes pris de boisson; (remarquons qu'alors la population de Londres s'élevait à 1,500,000 âmes) et qu'en 1843, lorsque la population de la même ville dépassa 2,000,000, le nombre des buveurs tombés aux filets de la police n'atteint pas 11,000. C'est prouver que l'usage des boissons fortes a diminué des trois quarts dans la métropole. Ce changement si remarquable, prouvé par un document d'une pareille respectabilité, ne peut que faire plaisir aux promoteurs de la Tempérance et doit les porter à redoubler leur zèle.

— Il y a plusieurs jours que Monseigneur le vicaire apostolique du district occidental administra le sacrement de confirmation dans la chapelle d'Ubrook (Angleterre), lieu de résidence de lord Clifford, à 76 personnes, parmi lesquelles on comptait 52 nouveaux convertis. Ce sacrement avait aussi été administré le 1er janvier 1843; dans la même paroisse, à 109 personnes dont le plus grand nombre était pareillement composé de protestans revenus à la foi de leurs ancêtres.

Défutés des puseyistes à Oxford.— C'est le 8 octobre que l'université d'Oxford a vu s'engager la terrible lutte qui devait décider du sort du nouveau vice-chancelier. Depuis longtemps les membres de l'université ne s'étaient trouvés réunis en si grand nombre; 1,063 membres étaient accourus pour prendre part au vote de la convocation.

Les puseyistes avaient adressé depuis trois semaines de pressans appels à leurs amis. De leur côté, leurs antagonistes avaient fait plus; ils avaient organisé un comité pour garantir la nomination du docteur Symons. Ce comité a écrit personnellement à chaque membre inclinant pour leur parti afin de s'assurer des votes. On a même eu recours, dit-on, à certaines manœuvres assez analogues à celles à l'aide desquelles plus d'un honorable candidat il cherche à pénétrer au sein du parlement.

Au jour fixé, le plus ancien *proctor* (sorte de magistrat universitaire) a lu la lettre du chancelier, le duc de Wellington, nommant vice-chancelier le docteur Symons, du collège de Wadham. L'ancien vice-chancelier a prié ensuite l'assemblée de confirmer ce choix. Les approbateurs ont levé la main; mais à cause de la grande confusion qui régnait alors dans l'assemblée, on a jugé convenable de passer au vote. Le vice-chancelier, tout en permettant cette épreuve, a fait ses réserves sur l'extension du droit qui appartient à l'université; au dire de plusieurs, ses membres peuvent approuver; mais ce droit n'implique pas celui de rejeter l'élu du chancelier. Dans tous les cas, le docteur Winter a cru devoir faire ses réserves. L'assemblée s'est alors divisée, car c'est ainsi que se pratique le vote en Angleterre. On sait que, lorsque le parlement vote sur une question, les membres de la chambre se divisent; les uns passent d'un côté, les autres de l'autre; de là ils appellent le vote *the division*. Le même système prévaut à l'université.

Le résultat de la division des 1063 membres, a été des plus inattendus; il a donné 552 voix pour le docteur Symons, et 185 seulement ont protesté contre sa nomination.

M. Winter a adressé immédiatement une courte allocution d'adieu, et M. Symons, ayant prêté les sermons d'usage, a remercié ses amis. Il a parlé des difficultés, et il n'a guère ménagé les puseyistes, auxquels il a reproché de troubler la paix de l'université.

Quelque étrange que paraisse ce résultat, devant la force toujours croissante des puseyistes, il ne saurait surprendre ceux qui connaissent un peu l'esprit des universités anglaises.

Jamais auparavant, la convocation n'avait fait acte d'autorité sur cette question. Or les innovations ne réussissent guère de prime-abord en Angleterre, où les traditions et les usages ont une si redoutable puissance; puis les juriconsultes s'étaient prononcés diversement sur la portée du droit appartenant à l'assemblée. Il n'en fallait pas tant pour compromettre le succès des puseyistes, qui paraissaient s'attendre à ce résultat; mais ils voulaient surtout établir un précédent, faire une réforme à laquelle ils attachent une grande importance pour l'avenir.

Il faut dire aussi que la plupart des membres de l'université n'ont vu dans ce vote qu'une affaire d'administration universitaire et nullement une question de doctrines.

En attendant, les puseyistes promettent au docteur Symons d'oublier le passé, s'il veut se conduire plus convenablement que son prédécesseur; sinon, ils lui rappellent qu'au mois d'octobre prochain, ils auront de nouveau exactionner la puissance qu'il exerce. Dans douze mois, les puseyistes

pourraient avoir plus de succès qu'aujourd'hui; car, en Angleterre, plus peut-être que partout ailleurs, c'est le premier pas qui coûte.

ESPAGNE.

— Le ministre extraordinaire, que la Porte a envoyé en Espagne complimenter la jeune reine Isabelle sur son avènement au trône, est un type de la nouvelle génération, c'est à dire tolérant. C'est lui qui, passant à Burgos, visita Mgr. l'archevêque et l'assura en termes aimables de son estime musulmane et de son admiration pour ses vertus épiscopales.

— Le clergé du diocèse d'Urgel, en Catalogne, vient d'adresser une supplique à la Reine pour obtenir le retour de son évêque, exilé par suite des commotions politiques. La presse religieuse d'Espagne publie cette pétition signée par deux ou trois cents ecclésiastiques.

— Un riche particulier de Barcelone, don Joè Xifré, vient de donner à l'*ayuntamiento* de la ville une somme de 200,000 duros (un million de francs) pour la fondation d'un hôpital de deux cents lits. M. Xifré s'est en outre engagé à payer tous les ans une rente destinée à l'entretien de l'établissement. C'est là une œuvre d'autant plus méritoire que M. Xifré ne l'a point faite *in extremis*; comme cela se pratique ordinairement quand les œuvres pieuses ont une telle importance. M. Xifré est jeune encore; pendant longtemps il pourra jouir des témoignages de gratitude que lui vaudra son humanité.

ALLEMAGNE.

— Le journalisme hétérodoxe, en Allemagne, ayant pris la peine de publier par ses cent bouches, que la subite guérison de Mlle. de Droste-Vischering, par la vertu de la sainte robe exposée à Trèves, n'avait été qu'apparence, et que la jeune comtesse était bientôt retombée dans son précédent état d'infirmité, le baron de Landsberg-Nellen, oncle de la jeune personne, a fait aussitôt insérer dans les gazettes de Trèves et de Cologne la déclaration suivante:

« Comme il a été annoncé de toutes parts que la comtesse Jeanne de Droste-Vischering était retombée dans l'état de paralysie où elle s'était trouvée longtemps avant la guérison qui lui a été accordée devant la sainte robe de Notre-Seigneur, je me suis cru obligé d'émettre la déclaration publique que la comtesse Jeanne de Droste-Vischering jouit actuellement de l'usage de sa jambe, comme elle en jouissait le jour où elle a quitté Trèves. »

Nous croyons devoir ajouter que tout récemment, la veuve Catherine Petch, âgée de 44 ans, de la commune de Konz, à une forte lieue de Trèves, ayant obtenu de Mgr. de Trèves la permission de toucher la sainte robe, s'est trouvée immédiatement guérie d'une paralysie de tout le côté droit, dont elle avait été frappée, cinq mois auparavant, à la suite d'une maladie cérébrale. Cette merveilleuse guérison a eu lieu en présence de Mgr. George Müller, évêque suffragant du diocèse et des prêtres commis à la garde de la sainte relique, aux pieds desquels cette femme était tombée en état de syncope duquel elle s'est éveillée en s'écriant: O Dieu! Sauveur! Plus de mille personnes ont été témoins de ce nouveau prodige.

RUSSIE.

— On lit dans l'*Orléanais* du 9 octobre:

« Nous apprenons aujourd'hui seulement un acte d'atrocité barbare des autorités russes qui ont reçu mission de l'Empereur de dé catholiciser la Pologne, et dont a été victime un ecclésiastique polonais qui a longtemps habité notre ville à titre de réfugié. »

« M. l'abbé Lombrowski nous avait quittés; il y a environ deux ans, pour se rendre auprès de l'évêque de Posen, son ami et son protecteur. Au commencement de cette année, il eut la malheureuse idée de rentrer déguisé dans la Pologne russe, sa patrie, où l'appelaient d'importantes affaires de famille. Mais à peine avait-il franchi la frontière qu'il fut reconnu, arrêté et immédiatement condamné à recevoir cent cinquante coups de knout... Au cent quarante-septième, il expirait martyr de sa foi politique et religieuse. »

« Doué d'une instruction solide, possédant des connaissances variées et étendu s, d'un caractère doux, et aimant à rendre service, M. l'abbé Lombrowski avait su se concilier au plus haut point l'estime et l'affection de tous ceux de nos concitoyens qui avaient pu le connaître. Ses compatriotes, auprès desquels il remplissait les fonctions d'aumônier, pleureront encore en lui un frère et un ami. »

SARDAIGNE.

— Dans son ardeur sollicitude pour tout ce qui concerne la splendeur, le maintien et l'accroissement du culte catholique, le roi de Sardaigne, à l'exemple de ses glorieux ancêtres, avait, par lettres-patentes du 5 mai 1840, et en sa qualité de grand maître de l'ordre des Sts. Maurice et Lazare, établi à Torre, diocèse de Pignerol, un prieuré de cet ordre, qui, soumis à l'ordinaire, a pour mission de venir en aide aux curés, et de concourir, par la prédication, à l'administration des sacrements et des autres exercices religieux au lieu de cette contrée. L'église de ce prieuré a été consacrée, le dimanche 22 septembre, avec une grande solennité, par Mgr. l'évêque de Pignerol.

S. M. Charles-Albert s'était rendu à Torre, avec le prince de Savoie Carrignan, pour assister à cette auguste cérémonie. Sa présence dans cette localité a excité un vif enthousiasme. Quand le monarque en fut parti, Mgr. Charvaz présida à l'ouverture du prieuré, et fit une allocution, où il rendit un légitime hommage aux sentiments du souverain, qui n'hésite pas à donner à ses sujets d'éloquents exemples de piété et de vertu.

—Un membre de l'université d'Oxford, M. Georges Tickell, a été reçu le 7 octobre à Bruges parmi les enfans de l'église catholique. Il s'était rendu en Belgique pour étudier le catholicisme.

TURQUIE.

—On écrit de Constantinople, 1er. septembre :

“Les dernières lettres de la ville de Bagdad rapportent qu'un dimanche matin, lorsque le consul de France en cette résidence se rendit à l'église catholique avec les employés de sa chancellerie, un saïd leur barra le passage. Les employés repoussèrent cet homme, et continuèrent avec leur consul leur chemin vers l'église, où ils arrivèrent sans encombre.

“Mais le saïd amena un grand nombre d'individus de la populace, et pétra brusquement avec eux dans l'église. Les chrétiens qui s'y trouvaient voulurent les faire sortir; les musulmans résistèrent, et il s'engagea une rixe violente qui n'a été terminée que par l'intervention de la force armée.

“Il y a eu des blessés de part et d'autre.”

INDE.

—On lit dans le *Catholic-Herald* de Calcutta :

“Les ex-amiers (anciens princes) du Scinde ayant été informés par l'archevêque de Calcutta de la nature et de l'objet de l'établissement des orphelins catholiques fondé dans cette ville, se sont engagés de la manière la plus affable de fournir un secours de 22 roupies chacun (environ 60 fr.) par mois, pour aider à l'entretien de cette institution de bienfaisance.

“Le révérend M. Zurbino, se trouvant dans une place appelée *Mort-de-Pore*, y administra les sacrements à trois femmes qui n'avaient pas vu de prêtres depuis quarante ans, et y baptisa deux adultes. Dans le mois de mars dernier, il administra le sacrement de baptême, dans la ville de *Barkerung*, à vingt-quatre adultes protestans, mahométans et gentils. Le mois précédent il avait baptisé, à *Sihpore*, huit mahométans. Un grand nombre d'autres conversions avaient aussi eu lieu durant le même intervalle sur divers points du noviciat apostolique de Calcutta.

—Mgr. Antoine Pezzoni de Lodi, évêque d'Esbone, vicaire apostolique des missions dans les Indes, vient de mourir à Lugano (Tessin), à l'âge de 66 ans.

AMÉRIQUE.

Fondation d'une maison de noviciat pour les Sœurs de la Charité dans l'Etat de la Louisiane, diocèse de la Nouvelle-Orléans.—Souscription ouverte à cet effet.

Le public a eu depuis longtemps apprécier les immenses services rendus à la portion souffrante et indigente de la société dans la Louisiane, ainsi que dans beaucoup d'autres Etats, par la congrégation des Sœurs de la Charité. Les personnes bienfaisantes regrettaient que la pénurie de sujets ne permit pas à cette Congrégation de multiplier davantage ses établissements, et de répondre à toutes les demandes qui lui étaient adressées. Il est vrai que la congrégation des Sœurs de la Charité possède à la Maison Principale à Emmetsburg, dans le Maryland, diocèse de Baltimore, un noviciat général où sont réunies les personnes du sexe qui se sentent appelées à quitter le monde pour se dévouer aux œuvres de charité. Mais la distance des lieux offrait un obstacle presque insurmontable à beaucoup de personnes des Etats du Sud et de l'Ouest, qui auraient eu de l'attrait pour ce genre de vie.

Ces considérations ont déterminé les supérieurs de cette congrégation, à fonder dans la Louisiane, avec l'autorisation et sous le patronage de l'autorité ecclésiastique du diocèse de la Nouvelle-Orléans, une maison de noviciat où les personnes qui se sentent de l'attrait pour cette vocation, auront un facile accès de tous les Etats du Sud et de l'Ouest qui couvrent la vallée du Mississippi.

Dans la session de 1844, la législature de la Louisiane a autorisé le conseil de Fabrique de Donaldsenville à concéder aux Sœurs de la Charité un terrain vaste et parfaitement situé, pour l'établissement projeté. La salubrité du local et sa position centrale lui donnent des avantages qui ne se rencontreraient nulle part ailleurs.

Il reste maintenant à construire sur ce terrain une maison destinée à recevoir les personnes qui désireraient suivre cette vocation; et c'est pour cet objet que l'on fait appel aujourd'hui à la charité des Catholiques et du public en général, tous ayant été à même d'être témoins du zèle et du dévouement des Sœurs de Charité dans les établissements qu'elles dirigent déjà parmi nous, et pouvant d'après cela apprécier l'utilité dont elles seront à la société, lorsque le nombre de sujets leur permettra de multiplier leurs établissements.

Les listes de souscriptions, sous la signature de l'Evêque de la Nouvelle-Orléans, et le sceau de l'Evêché, seront fournies à l'Evêché aux personnes qui consentiraient à faire circuler ces listes et à collecter les souscriptions.

La souscription, qui est laissée à la générosité de chacun, devra être collectée dans les six mois à partir du 1er. décembre prochain.

Le montant des souscriptions sera versé, pour la Nouvelle-Orléans, entre les mains du Curé de l'Eglise St-Louis, et pour les paroisses hors de la ville, entre les mains du Curé de chaque paroisse. Messieurs les Curés donneront un reçu des sommes qui leur auront été remises, et transmettront ces sommes à l'Evêché.

Propagateur Catholique.

—Mgr. Reynolds, dans sa dernière visite pastorale, arrivé dans Fayetteville (Amérique), le 27 juillet dernier, y administra le sacrement de confirmation à quatorze personnes, dont sept étaient de nouveaux convertis. Le nombre de ces derniers aura été bien plus considérable si plusieurs de ceux qui se préparaient à recevoir ce sacrement n'eussent été retenus pour cause de maladie grave.

NOUVELLES POLITIQUES.

CANADA.

—La banque *Cyrus*, capitaine Røoe, qui fit voile de Québec le 22 du mois dernier pour Londres, a fait côte à Portneuf, à un demi-mille du navire *Catherine*, pendant une tempête dans la nuit du 3 au 4 courant, et le capitaine et deux autres personnes de l'équipage se sont noyées. Les survivants sont restés trente heures sur le bâtiment après le naufrage. Ils montent à bord de la goélette du capitaine Tremblay, avec une partie des agrès qui ont été sauvés. M. Tremblay était occupé à débarquer la cargaison.

La *Catherine* a été condamnée.

Canadien.

ESPAGNE.

—Un journal anglais dément les bruits qui ont été répandus sur la santé de la reine.

—Hier, l'hôtel de l'ambassade d'Espagne était illuminé à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de S. M. la reine Isabelle II. Sa Majesté a accompli hier, 10 octobre, sa quatorzième année, époque de sa majorité d'après la constitution espagnole. Cette majorité a été déclarée déjà par anticipation, en juin 1843.

Madrid, 5 octobre.—Une circonstance qui n'a pas été remarquée sans une certaine appréhension, c'est la scission qui, depuis quelque temps, s'est opérée entre les organes de la presse modérée. Une polémique un peu vive s'est engagée entre le *Castellano*, le *Globe*, le *Tiempo* et l'*Heraldo*, qui cependant sont tous du parti monarchique et conservateur. Les directeurs de ces journaux appartenant la plupart à la chambre des Députés, il en résultera nécessairement des fractionnements dans le congrès.

Cependant l'ouverture des congrès est maintenant trop rapprochée pour que l'on puisse croire à une modification du ministère avant l'ouverture des chambres.

On croyait généralement à l'aplanissement de toutes les difficultés entre notre gouvernement et le Saint-Siège. Une nouvelle complication est survenue. La cour de Rome a lu avec un vif mécontentement l'exposé des motifs qui précédait l'ordonnance de suspension de la vente des biens nationaux; de là de nouveaux retards.

On dit que la *Gazette Officielle* ne tardera pas à publier l'arrangement définitif entre le gouvernement et les porteurs de la dette flottante pour la conversion de ces valeurs en titres 3 pour 100 au taux de 40. La banque de Saint Ferdinand se charge, à ce qu'on assure, de payer les intérêts de tout à 3 pour 100.

Voici, à ce que l'on dit, quelles seront en substance les réformes apportées à la constitution :

On supprimerait le préambule où il est parlé de la souveraineté du peuple; cette modification est jugée nécessaire pour donner de la force et ajouter au prestige de l'autorité royale. La création des pairs aurait lieu à vie. On supprimerait le jury, avec la pensée d'incorporer cette institution dans le nouveau projet de loi sur la liberté de la presse. On extrairait de la loi fondamentale l'article relatif à la garde nationale, cette milice pouvant être créée aux termes d'une autre loi organique qui sera soumise aux chambres.

Quelques personnes ont prétendu que le gouvernement avait la pensée d'insérer dans son projet de réforme l'ancien *fuero ecclésiastique*; c'est là une supposition toute gratuite. Si le ministère obtient des Cortès l'approbation de ces projets de réforme succinctement indiqués, il demandera les autorisations nécessaires pour obtenir immédiatement les lois organiques qui dérivent de la réforme elle-même, et notamment la loi municipale, la loi sur les députations provinciales, la loi sur l'élection des députés, les lois relatives à la garde nationale, à la liberté de la presse, à l'insinuation publique.

—Un journal publie les nouvelles suivantes comme correspondance particulière.

“Une réunion très significative des membres du congrès a eu lieu dernièrement. Trente députés environ y étaient présents. L'assemblée était présidée par M. Olivan, que quelques uns de ses amis désignent comme le futur ministre des finances. Elle s'est occupée surtout de la question ministérielle, et a manifesté une assez vive opposition contre deux membres du cabinet. Aucune résolution cependant n'a été prise. Cette réunion a été animée par une d'un malentendu entre M. le maréchal Narvaez et M. Mon, occasionné par un article du journal le *Globe*, qui passe pour être l'organe de M. Mon. Le journal le *Globe*, qui a des opinions modérées, avait fait quelques insinuations malveillantes contre le président du conseil; celui-ci, dans le premier moment, eut à cet égard une assez vive altercation avec M. Mon, qui voulait quitter le ministère. L'intervention royale de M. Martinez de la Rosa, et de quelques autres notabilités du pays, et les explications sincères entre ces deux autres ministres du cabinet ont amené une prompte réconciliation. Les deux ministres se sont promis mutuellement d'user de toute leur influence auprès de leurs amis pour les engager à la paix et à la concorde. Mais les esprits sont si montés, les passions sont si vivement éveillées, qu'on craint qu'ils ne puissent y réussir complètement.”

AUTRICHE.

Vienne, 5 octobre.—Nous apprenons que Sa Majesté l'empereur se rendra le 24 courant à Presbourg, pour faire en personne la clôture de la Diète.

RUSSIE.

—Un de nos amis veut bien mettre à notre disposition une lettre qui vient de lui parvenir de la capitale de la Russie, et qu'en raison des détails qu'elle contient sur la maladie et le décès de la grande-duchesse-prin-

cesse de Hesse, nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs :

Saint-Petersbourg, le 2 (14) août 1844.

Mon très-cher ami,

En m'écrivant vous étiez vivement préoccupé du malheur dont la famille impériale était si prochainement menacée et qui n'a guère tardé à la frapper. Je vais au-devant de vos désirs en vous informant des causes, de la marche et de la funeste issue de la maladie d'une jeune princesse dont, il y a à peine un an, vous admiriez encore la grâce et la modeste beauté.

Ce n'est pas à vous, cher ami, qu'il faut expliquer les motifs de la déplorable hâte qu'on a mise à son mariage, et qui a si malheureusement contribué à abrégé ses jours. Ce qu'à ce sujet contient votre dernière lettre, et les extraits de *l'Univers* que vous m'avez envoyés, prouvent que vous comprenez à merveille la spéculation politique qui a déterminé cette alliance.

Sa consommation était fixée au mois de janvier, au-delà duquel l'on n'aurait pu, en raison du carême, qui chez nous commençait le 31 janvier, remettre la célébration et les fêtes de cour, à moins de le ajourner à près de trois mois. Or, la jeune fiancée avait dès le mois de décembre, pris la coqueluche, maladie qui, à son âge, n'avait rien de dangereux, mais qui par suite des insomnies et de la fatigue qu'elle cause, l'avait notablement affaibli. Mais tel était l'empressement de l'empereur à voir cette alliance close et consommée, qu'il consulta son médecin sur les moyens héroïques que l'on pourrait employer pour hâter le retour des forces de la malade. Le docteur R..., que vous connaissez, conseilla des bains froids à l'eau de mer que la princesse prendrait dans ses appartements, et malgré les répugnances naturelles qui se faisaient devant ce qui paraissait trop hasardeux, il fut employé ; les craintes paternelles se taisaient devant ce qui paraissait une exigence de haut-politique. Les bains ayant en effet produit un retour de forces que l'on crut définitif, le mariage fut célébré avec les pompes accoutumées.

Mais la réaction factice que l'on avait ainsi obtenue fut de bien courte durée. La jeune épouse, bientôt enceinte, prit une toux étiqne qui donna de justes inquiétudes. Il est assez dans la nature des grands de se croire au-dessus des tristes vicissitudes de la vie ; l'empereur, sans doute, n'était pas exempt de ce préjugé, puisque malgré la situation alarmante de sa fille, il se rendit en Angleterre, où l'appelaient l'ouverture de négociations dont le mystère se révélera plus tard. Vous savez qu'il en fut rappelé par les plus sinistres avis, et à son arrivée il connut en son entier le malheur dont il était menacé.

Je n'entrerai pas dans le détail de tout ce qui fut entrepris et tenté pour arracher à la mort une si précieuse victime. La médecine indigène et étrangère épuisa toutes ses ressources sans autre succès que de prolonger la vie de l'auguste malade au-delà du terme que la nature, abandonnée à elle-même, lui aurait accordé.

La plus cruelle des privations qui ait pu être imposée à l'empereur était la défense médicale de voir sa fille plus de deux fois par jour, et toujours à peu près en silence, de peur de la fatiguer par trop de paroles ; il s'y soumit ce pendant, mais plusieurs fois par jour il se glissait dans son appartement, et y demeurait quelque temps, caché par le paravent qui entourait son lit. Le malheureux père se plaisait à écouter au moins sa respiration et à surprendre quelques paroles qui échappaient de la bouche d'une fille si chère. Un jour la princesse appela la jeune Anglaise qui ne la quittait jamais. Elle lui demanda le portrait peint en miniature de son père, et le tenant entre ses mains, elle lui adressa de tristes paroles d'adieu et d'espérance de le revoir dans un monde meilleur. Puis elle recommanda de ne plus l'en séparer, exprimant le désir que ce portrait reposât sur sa poitrine, dans la tombe. Il faut renoncer à peindre des émotions aussi cruelles ; le malheureux père, étouffant avec effort ses sanglots, tomba sans mouvement entre les bras des personnes qui se trouvaient près de lui ; il fallut l'emporter avec le moins de bruit possible et lui donner des secours pour le rappeler à la vie et à la conscience de son malheur.

La nature, fortifiée de la bonté divine, soutint la vie de la jeune mère jusqu'à ce qu'elle put donner le jour à un fils qui semblait devoir naître pour la plus haute destinée de la terre. Peu d'heures après que la mort ne saisit sa victime, celle-ci fut dérivée de ce fils. L'empereur, qui se trouvait près de sa fille, voyant le jeune prince si faible qu'à peine il donnait signe de vie, l'ondoya de sa propre main et fit appeler à l'instant même un pasteur protestant pour accomplir le rit baptismal de son Eglise ; car destiné à monter un jour sur le trône du Danemark, il paraissait essentiel que par son baptême il entrât dans la communion protestante. La cérémonie était toutefois inutile, car bientôt après l'enfant passa à une meilleure vie. Dieu lui avait fait une grande grâce ; car baptisé de la main de son aïeul, qui, suivant la foi de son Eglise, avait certes l'intention de lui conférer ce grand sacrement, il passa à la vie de salut, ce dont on aurait pu légitimement douter, si ce que les protestants *éclairés* ne considéraient plus que comme une simple cérémonie eût été accompli sur lui par un de ces théologiens nationaux qui ne manquant pas plus à Pétersbourg qu'à Berlin. Du reste, il y a lieu de s'étonner que l'empereur, que sa dignité suprême constitue chef de l'évangélisme protestant de ses Etats, ait ignoré que le rituel protestant n'admet pour le baptême, d'autre cérémonie qu'un discours, à l'exclusion de toute espèce de prières ; et certes il ne pouvait s'agir d'en prononcer un en des circons-

tances aussi douloureuses.

Maintenant une seule réflexion à ce sujet. L'Empereur avait deux filles mariées, l'une à un prince catholique, l'autre à un prince luthérien. Il n'avait voulu que les enfants de la première fussent baptisés, *contrairement au désir de leur père*, par un pope russe, et de son plein gré il n'a fait appeler un ministre protestant pour imprimer au baptême du nouveau-né le sceau du luthéranisme. La politique le voulait ainsi, me dira-t-on ; mais celle-ci n'entraîne plus pour rien dans les destinées d'un enfant qui indubitablement allait mourir ; il est donc bien difficile de voir dans la conduite si différente de l'empereur, à l'égard de sa postérité féminine, autre chose qu'un effet de sa constante aversion pour l'Eglise catholique.

Je veux épargner les détails de la mort et des funérailles de la princesse, cérémonie à laquelle l'Empereur voulait assister, et où sa douleur fut si vive que sa constitution physique, si robuste d'ailleurs, faillit y succomber. Depuis cette catastrophe, sa santé n'a pu encore se rétablir parfaitement, ni ses regrets se calmer. On le conçoit, lorsque l'on considère ce qui produit sur le cœur de l'homme l'exercice d'un pouvoir sous lequel tout plie, et l'habitude de se sentir au-dessus des vicissitudes ordinaires de la vie humaine, alors il faut à l'homme quelque'un de ces coups d'avis qui le ramènent au sentiment de sa conduite naturelle ; il faut que le sceptre aussi reconnaisse son néant. D'immenses douleurs remplissent le cœur du monarque, et des larmes bien amères couleront longtemps encore de ses yeux. Puisse-t-elle lui rappeler tant de douleurs et tant de larmes que sa dure et inflexible volonté a fait naître et couler dans un si grand nombre de familles enlevées ou dispersées par son ordre, pour cause de leur constance dans la foi de leurs aïeux ! Il gémit sous la main de Dieu, et nul ne pourra rester insensible à ses souffrances. Puisse-t-il, à cette occasion, ouvrir une oreille moins indifférente à tant d'autres gémissements, qui, sous les voûtes des prisons et dans les cellules des monastères russes, disent les souffrances de pasteurs catholiques, que sa volonté de fer et la servile obéissance de ses agents y tient enfermés, pour venger l'omnipotence impériale de l'offense qu'elle croit recevoir de la généreuse fidélité qui préfère les tourments à un lent et inexorable martyre au malheur d'abjurer l'obéissance au siège apostolique, et de renoncer, au moins à l'extérieur, au trésor de la foi ! Vous partagerez ce vœu, cher ami, et vous n'oublierez pas de le remettre devant la bonté divine, en vous souvenant des misères et des dangers auxquels notre sainte Eglise continue d'être exposée en Russie, et que vous connaissez si bien.

Revenez, etc.

SUÈDE.

Stockholm, 1er octobre.—Le couronnement du Roi et de la Reine a eu lieu le 28 septembre. Le temps était un peu pluvieux, le Roi a fait prendre au clergé le chemin le plus court. La Reine était d'une humeur sereine, tandis qu'au contraire le Roi paraissait fort sérieux et qu'il était même très pâle pendant la cérémonie du couronnement.

Dès qu'on eut proclamé dans l'église que le Roi était couronné, on lança une fusée ; et, à ce signal, 480 coups de canon annoncèrent cet important événement à la ville et aux environs. Le soir la ville a été illuminée par un mouvement spontané des habitants, et LL. MM. sont allées voir l'illumination dans les principales rues et ont été partout accueillies avec enthousiasme par le peuple.

Le Roi a fait servir un repas dans toutes les maisons de pauvres. Il y a eu au palais un dîner de 600 couverts, dont 120 pour les Etats. Le ministre des affaires étrangères a traité le corps diplomatique, et le ministre de la guerre avec les officiers. Sa Majesté a ordonné pour demain quatre dîners, dont deux pour les ouvriers compagnons, au nombre de 800, dit-on, 200 matelots et quelques centaines d'ouvriers de la ville.

GRÈCE.

—Suivant des lettres d'Athènes, on estime aux deux tiers ou aux trois quarts des membres la majorité assurée au cabinet Coletti dans la chambre des représentants ; mais l'ancien ministère a la majorité dans le sénat. Il peut y avoir là une suite de difficultés pour le gouvernement du roi Othon.

CHINE.

—On lit dans un journal français :

Notre ambassade en Chine.—Notre ambassade envoyée en Chine est arrivée heureusement à Sing-pour le 3 juillet ; mais, depuis qu'elle était dans le détroit de Malacca, les courans et les calmes rendaient sa navigation fort difficile ; elle devait entrer dans la mer de Chine au moment des typhons. Au reste, elle perdait déjà ses illusions sur ces pays, qu'elle n'était figurés si confortables.

« Je crois, dit une correspondance datée du détroit de Malacca, à bord de la *Syrène*, je crois que c'est une bonne chose, pour bien écrire sur un pays, que de n'y être pas allé ; et pour la Chine particulièrement, qui est si raffinée et si élégante dans les gravures anglaises et dans les livres, j'ai peur que sa vue ne me désillusionne, et que ce qu'on écrira, au lieu d'être coloré et pimpant comme les rêves d'une imagination parisienne en présence d'un éventail d'ivoire, ne soit terne et froid ; j'ai cette peur précisément parce que, pas plus tard qu'hier, j'ai passé cinq heures dans une ville chinoise. Le commandant nous a fait relâcher à Malacca, pour prendre des vivres frais et des fruits, et réparer les vides apportés dans nos cuisines par une navigation de quarante-deux jours depuis Bourbon. Malacca est une colonie anglaise, et on y trouve dix Anglais, y compris le gouverneur. Je n'ai pas

vu un Européen dans tout le temps de mon séjour à terre, mais des Malais, des Hindous et des Chinois, avec turbans, des bonnets, des queues, des robes, des vestes, de jaquettes; tout cela cuivré, puant, sale, remuant, s'agitant, fumant, criant; une rivière bourbueuse, avec des jonques grises, qui m'ont déenchânté de la jonque; des maisons de bois avec du papier collé sur les portes, et des Chinois fumant, immobiles comme sur des paravents; c'est étonnant comme ces Chinois-là ressemblent tous aux Chinois des paravents: une mauvaise peinture dans le vestibule de ces maisons, et devant cette peinture une petite bougie toujours allumée et de mauvais encens brûle continuellement. Pauvres et riches brûlent sans cesse de l'encens devant leurs peintures; et, comme il y a beaucoup plus de pauvres que de riches, et par conséquent plus de mauvais que de bon encens brûlé, on est poursuivi dans ces rues étroites et sales par une odeur mille fois plus désagréable que celle qui nous fait fuir les soi-disant Turcs du boulevard. En outre, pas un café, pas une auberge, pas une maison hospitalière dans la ville, et, saufs M. et Mme. de Lagrénée, qui ont diné chez le gouverneur, il nous a fallu revenir manger et dormir à bord de la frégate. Nous avions échoué dans notre canot pour aller à terre, et il nous avait fallu faire un quart de mille dans la mer, les uns marchant dans l'eau, les autres sur les épaules de Malais accourus près de notre naufrage, et cela par une pluie et un vent terribles. Si nous avions du moins trouvé les *Mille et une nuits* que nous espérons, et un peu de la *Chine illustrée*.

INDE.

— On écrit à l'Univers :

Maïte, le 25 septembre 1844.

Le bateau à vapeur, le *Liverpool*, est arrivé cette nuit d'Alexandrie, avec les malles des Indes. Les nouvelles de Bombay, qui vont jusqu'au 27 août, n'offrent aucun intérêt.

Des détachemens envoyés dans le *Sb karpore* ont été forcés de rétrograder, par suite du manque d'eau et de la trop grande chaleur. On prépare une expédition, dans le *Cahoul*, contre le roi de *Bokhara*. C'est *Akbar-Khan* qui doit la commander.

Le *Punjab* est dans un état de fermentation toujours croissante.

Lord *Elmborough*, ex-gouverneur des Indes, doit arriver ici dans la journée.

AMÉRIQUE.

De récentes nouvelles de la *Plata* contredisent ce que les journaux anglais ont publié sur les évènements de *Montevideo*. Le général *Paz* est parti de cette place le 3 juillet, avec 50 officiers, pour *Rio-Janeiro*; il devait traverser le territoire brésilien afin de se rendre à *Corrientes*, d'où il se proposait de marcher sur *Buenos-Ayres* à la tête d'une armée de 7000 hommes. Le moment était favorable; c'est ce qui a déterminé le gouvernement *Montevideo* à laisser partir le général *Paz*, que le colonel *Parheco*, ministre de la guerre, remplaça comme commandant de la garnison.

Plusieurs succès ont été obtenus le 3 juillet par *Rivera*. Un des chefs sous ses ordres, le colonel *Raez*, s'est emparé, la nuit, de la ville de *Salto*, sur les bords de l'*Uruguay*; 180 prisonniers, 10000 cartouches, 2 pièces de 4 et une grande quantité de munitions de guerre sont tombés en son pouvoir. Les prisonniers ont été envoyés à *Rivera*, dont la conduite pleine d'humanité à leur égard contraste avec celle d'*Oribe*, lieutenant de *Rosas*.

Le 10 juillet, une sortie a eu lieu, mais l'ennemi n'a pas voulu livrer combat; tout s'est borné à une escarmouche dans laquelle quelques hommes ont été tués de part et d'autre. La légion italienne s'est bien montrée et désirait ardemment le combat pour effacer la tache que lui a imprimée la défection de 36 Italiens.

Rosas, cet infâme dictateur, a donné une nouvelle preuve de son insatiable soif de sang. Invité par le gouvernement de *Bolivie*, du *Pérou* et du *Chili* à envoyer un ministre pour un congrès qui devait décider du sort du général *Santa-Cruz*, il a déclaré, dans son journal officiel, qu'il n'en enverrait pas, parce qu'il savait que la *Bolivie*, le *Pérou* et le *Chili* ne voulaient pas mettre à mort cet ancien président de *Bolivie*, et que c'était une action anti-américaine que d'épargner son ennemi.

M. *Pichon*, notre consul, passait tout son temps au camp d'*Oribe*; c'est dire qu'il encourageait les fanatiques hostilités entreprises contre *Montevideo*. M. l'amiral *Lainé*, commandant la station française, cherchait à réparer la conduite du consul; mais le gouvernement de *Buenos-Ayres* n'avait pas encore fait droit à une seule de ses réclamations. Les spoliations dont nos compatriotes étaient victimes augmentaient chaque jour.

— D'après des nouvelles de la *Plata*, M. l'amiral *Lainé*, commandant la station française, pense que, tant qu'une intervention française n'aura pas mis fin à la guerre entre *Buenos-Ayres* et *Montevideo*, il n'y aura pas de solution possible.

M. *Lainé*, depuis sa dernière querelle avec M. *Pichon*, ne voyait plus ce consul, et attendait impatiemment les instructions de France.

Assassins au Mexique.— On a d'atroces détails sur les assassinats de *Tabasco*. Parmi les victimes, plusieurs venaient au Mexique avec les marchandises à bord et des papiers en règle; mais le général *Ampudia*, secrétaire de *Santa-Anna*, n'a rien voulu écouter. Les prisonniers s'étaient rendus sous la condition de la vie sauve; quand ils ont invoqué cette espèce de capitulation, il leur a été répondu qu'on n'était pas obligé de tenir parole à des juifs; c'est ainsi qu'au Mexique on appelle les étrangers.

Un des dignes acolytes d'*Ampudia*, le notaire *Mendoza*, a été vu se rouler sur les cadavres sanglans des victimes, enfonçant ses doigts dans leurs

plaies, rougissant ses vêtements de leur sang, et criant: *Voici du sang de ces vilains étrangers!* C'était, en effet, du sang étranger qu'on voulait; car les Mexicains qui se trouvaient sur le même bâtiment ont été mis en liberté.

On sait que M. *Alleys* de *Ciprey*, notre ministre au Mexique, a énergiquement protesté contre ces affreux égorgemens. Loin de tenir compte de cette démarche, *Santa-Anna* a adressé à M. *Guizot* une plainte en forme contre le représentant de la France. Est-ce assez d'audace! Mais, avec le système, de quoi faut-il s'étonner? Peut-être M. *Cyprey* sera-t-il désavoué; assurément, on ne fera pas la guerre au Mexique; ou bien, elle aboutira, comme à la suite des affaires de *Saint-Jean d'Ulloa* et du *Maroc*, à un traité que l'Angleterre a su rendre illusoire, à ce point que le commerce de détail est interdit aux Français.

Jamais *Santa-Anna* ne s'est montré plus insolent envers la France, plus coupable avec l'Angleterre que depuis la déplorable convention de *Mexico*. Tandis qu'il fait assassiner nos malheureux compatriotes, il offre au cabinet de *London* de lui céder le territoire de la *Californie*. De son côté, l'Angleterre est pleine de bonne volonté pour le Mexique. Elle a besoin de lui pour essayer d'arracher le *Texas* aux *Etats-Unis*; l'Espagne, par cajolerie, sans doute pour l'Angleterre, vient d'envoyer à *Santa-Anna* le grand cordon de l'ordre de *Charles III*.

Dans l'appui de la *Grande-Bretagne* et dans les faveurs du cabinet espagnol, *Santa-Anna* puisera une nouvelle audace contre nous. Mais il est trop loin pour que M. *Guizot* songe à lui demander avec énergie des réparations. D'ailleurs, le ministre français voudrait-il se brouiller avec les protecteurs du Mexique?

LES DEUX EPOQUES.

Suite et fin.

Douze ans après, l'empire était dans tout son éclat. Il y avait alors, sur le Pont-neuf, à l'endroit où est aujourd'hui la statue équestre de *Henri IV*, un café que fréquentaient de nombreux habitués. Parmi eux, se faisait remarquer un homme d'un certain âge, qui, après avoir été tour à tour partisan du directoire exécutif, du consulat provisoire et du consulat à vie, était un des plus grands admirateurs de l'empire. Il fallait l'entendre, le nez sur sa canne, vanter la puissance et le génie de *Napoléon*. Cet homme n'était autre que notre ancienne connaissance, *Louis Athanase Dubois*, l'ex-président de section.

Un soir que le brave M. *Dubois* revenait de son café favori, où il avait lu avec admiration un des miraculeux bulletins de la campagne de *Prusse*, il trouva, chez la portière de sa nouvelle demeure, une lettre adressée à M. *Dubois*, rentier. Assez surpris de cette missive, lui qui n'en recevait jamais, il l'ouvrit, sans se donner le temps de monter chez lui, et y lut ce qui suit :

« M. le général de division, comte *Delmas*, prie M. *Dubois* de lui faire l'honneur de venir passer la soirée chez lui demain. »

Le cher M. *Dubois* relut trois fois de suite cette invitation, fort claire pourtant, sans pouvoir la comprendre. Le général de division comte *Delmas*! se disait-il; j'ai bien entendu parler de lui dans nos bulletins: c'est un brave, un de nos héros; mais comment se fait-il qu'il sache mon nom, ma demeure, et qu'il m'invite à aller chez lui surtout?... Il y a nécessairement erreur, cette lettre est destinée à un autre. « A M. *Dubois*, rentier, rue de *Thionville*... » C'est pourtant bien cela: je m'y perds! Toute la nuit, la tête du pauvre cher homme travailla; il chercha dans ses souvenirs, et ne put rien y trouver qui le mit sur la voie. Cependant, dès le matin, il s'empressa d'approprier son costume le plus soigné, bien déterminé à profiter de l'invitation, et à savoir enfin par quel hasard il était connu d'un des généraux les plus distingués de cette glorieuse époque.

Il était à peine sept heures du soir, que M. *Dubois* se trouvait prêt, et se dirigeait avec précaution vers la *Chaussée-d'Antin*. Parvenu à l'hôtel indiqué, il demanda au concierge M. le général de division *Delmas*. Aussitôt un laquais, vêtu d'une éclatante livrée, le conduisit, et, après lui avoir demandé son nom, ouvrit la porte du salon, et annonça d'une voix forte: « M. *Dubois*! »

Lorsque l'ex-président se trouva au milieu de ce salon étincelant de l'éclat des bougies, brillant d'un double rang de femmes, jeunes et parées, lorsqu'il vit les riches costumes de tous ces officiers qui papillonnaient autour d'elles, ou causaient entre des victoires qui se succédaient avec tant de rapidité, le brave homme resta tout interdit, immobile.

Son embarras allait toujours croissant, lorsqu'une jeune femme s'avança, lui tendit la main, et dit avec bonté: « Approchez, M. *Dubois*, vous êtes ici en pays de connaissance. » Le son de cette voix, qu'il crut reconnaître, fit lever les yeux à l'ex-président, qui, dès qu'il eut vu la personne qui lui parlait ainsi, s'écria involontairement: « *Jacinthe*! » Mais, réprimant bien vite ce mouvement, et regardant autour de lui, il se demanda intérieurement s'il était bien éveillé. « Oui, M. *Dubois*, *Jacinthe*, votre ancienne domestique, qui n'a pas oublié, comme vous le voyez, vos bons procédés pour elle, » dit la jeune

dame. Le pauvre président, de plus en plus surpris, balbutia quelques mots d'excuse. Mais son étonnement ne devait pas s'arrêter là; le conduisant par la main, à travers tous les assistants, la jeune dame le présenta à une femme âgée qui était assise dans une bergère, puis dit: "Voilà encore une ancienne connaissance.—Mme. Gouju! s'écria plus haut l'ex-président, Mme. Gouju! La citoyenne Gouju reprit la vieille, bien vieillie, mais qui est contente de vous revoir en bonne santé. En vérité, dit M. Dubois, je n'y comprends rien; comment! vous seriez effectivement celle qui, il y a douze ans... Oui, monsieur, répondit, en s'avancant, un officier-général revêtu de son riche uniforme, c'est bien là cette Jacinthe qui vous servait, cette bonne Mme. Gouju, qui veillait à votre porte, et voilà un troisième personnage qui vous a aussi de grandes obligations, mais que vous ne connaissez pas (et il lui présenta un vieillard d'une belle et noble figure); c'est M. le comte de Blangy, père de celle que vous aviez nommée Jacinthe. Pendant l'époque terrible qu'il nous a fallu traverser pour arriver à des temps plus heureux, le comte de Blangy, poursuivi et condamné à mort, trouva un asile chez vous, dans la modeste mansarde que sa généreuse fille consentit à habiter comme votre servante, afin de veiller sur lui et de conserver ses jours. La bonne Mme. Gouju possédait seule ce dangereux secret. Dès que j'ai connu ce touchant épisode de la vie de Mlle. de Blangy, je vous ai fait chercher, monsieur, afin de vous prier de regarder cette maison comme la vôtre, voulant que ma femme ait sans cesse auprès d'elle les personnes dont la vue lui rappelle sa belle action, son courage au-dessus de son âge, et le noble dévouement qui lui a conservé le meilleur des pères. Qu'il soit donc convenu, ajouta-t-il en lui tendant la main, que vous êtes ici chez vous, et que désormais vous vivrez avec nous en famille."

Un murmure d'approbation éclata dans le salon après ces paroles, et M. Dubois, troublé de tant d'événements inattendus, accepta les larmes aux yeux, l'offre qui lui était faite avec tant de franchise et de bonté.

Depuis ce jour, la bonne Mme. Gouju et le brave M. Dubois devinrent les hôtes de la maison du général; la douceur et la bonté prévenante de sa jeune femme, rendirent heureux les derniers jours de ceux qu'elle appelait ses deux amis, et qui ne la quittèrent jamais.

Le ciel avait récompensé cette fille si noble et si dévouée; elle devint l'épouse la plus heureuse, la mère la plus aimée, la femme la plus considérée; elle n'a maintenant autour d'elle, ni son père qu'elle aimait tant, et dont elle était si tendrement chérie, ni ses deux vieux amis; mais elle est encore l'idole d'une société qui tient toujours compte des belles actions et des nobles sentimens.

FIN.

Navigation en baquet.—Le clown Barry, du théâtre d'Asley, à Londres a fait sa deuxième excursion dans un baquet attelé de quatre oies. Il conduisait à grandes guides, de la manière la plus distinguée, et il a fourni sa carrière aux applaudissemens des curieux qui l'accompagnaient en bateau. A Vauxhall il est monté dans un bateau ordinaire pour se rendre à Westminster, où la foule, qui l'attendait dans son baquet, l'a sifflé.

Adresse.—Un habile tireur au pistolet, de Londres, M. Richard, a gagné vendredi un pari assez important, en touchant 32 pièces de deux sous lancées en l'air. Il ne s'était engagé qu'à en toucher 30 sur 40.

Antiquités.—Des ouvriers ont découvert, en creusant le sol aux environs de Ciudad-Real, un beau pavé en mosaïque, des tombeaux romains, des amphores et quelques vases en argile dont le travail atteste une haute antiquité. Il a été reconnu que ces magnifiques débris appartiennent à une ville au nom d'Alasco, qui existait sous la domination romaine, et sur l'emplacement de laquelle avait été bâti le fameux château servant de point de réunion aux chevaliers de l'ordre de Calatrava.

Pétitionnaire persévérant.—Il se trouve à Madrid un nommé Portillo, employé des postes depuis 1806 jusqu'à 1823, époque à laquelle il fut mis en disponibilité. Depuis, il n'a cessé de faire des démarches pour obtenir la pension qui lui est due d'après ses années de service. Il a adressé à cet effet 1,203 pétitions qui existent au ministère de l'intérieur: il vient d'en présenter une dernière à M. Pidal, qui n'a pu s'empêcher de rire lorsqu'il a entendu M. Portillo lui dire que c'était sa 1,204^e pétition. Y sera-t-il plus fait droit qu'à ses aînées?

HISTOIRE UNIVERSELLE de l'Eglise catholique, par l'abbé Rohrbacher. Tome douzième, chez Gaume frère, rue Cassette, 4.

L'auteur parcourt, dans cette nouvelle partie de son ouvrage, une période de 82 ans, qui embrasse tous les faits rattachés par leur nature ou dans leurs conséquences, à l'histoire de l'Eglise, depuis la mort de Louis le Débonnaire en 840 jusqu'à la conversion des Normands en 922.

Nous avons parlé suffisamment du style de l'auteur à l'occasion des volumes précédens de son histoire, nous ne reviendrons pas sur

ses défauts; quant au mérite intrinsèque de son travail, c'est toujours la même hauteur de vues, la même sagesse d'appréciation, la même exactitude historique. L'unité de l'Eglise d'Occident, unité intellectuelle et sociale, les divisions malheureuses qui agitent celle d'Orient, déchirée par Photius, les quarante années de ce siècle que l'on a appelé le siècle de fer, et qui résume si admirablement les deux caractères de lutte et de force imprimés par Jésus-Christ à son Eglise, tout cela est rendu par M. Rohrbacher avec une vérité et une énergie qui n'abandonnent jamais la nature positive de son talent.

LES NARRÉS, par Louis Veillot, un volume in-12, 289 pages; chez Waïlle, 6, rue Cassette.

Ce nouveau volume de M. Louis Veillot, est comme tous ceux qui sortent de sa plume, un hommage de l'esprit et du cœur rendu à la religion. Les nouvelles et les rapides essais qui le composent laissent reconnaître facilement la touche gracieuse et facile de l'auteur; on y trouve des qualités réelles, et des richesses de cœur et d'imagination que l'on n'est plus habitué à trouver réunies dans les ouvrages de notre littérature actuelle. Cependant, nous qui partageons les principes et les sympathies de M. Louis Veillot, nous nous ferons un devoir de lui dire qu'il ne se défie pas assez d'un certain entraînement métaphorique, d'idées et d'expressions qui ferait de la poésie délicate, mais que nous n'aimons pas dans le langage plus positif et plus exact de la prose. Ainsi, nous trouvons que son style s'égare parfois dans un vague où l'on suit difficilement la pensée; mais il rencontre aussi, bien souvent, des pages heureuses et les *Narrés* sont un charmant volume avec lequel tout le monde voudra faire connaissance.

A LOUER.

PLUSIEURS MAISONS sur la PLACE LARTIGUE, encoignure des rues Sherbrooke et St. Denis.
S'adresser à l'Evêché.

AGENCE A NEW-YORK,

Pour Ornaments et Objets d'Eglise,

AUSSI

Pour marchandises de tous genres.

PAR J. C. ROBILLARD,

Marchand commissionnaire, No. 32, Beaver Street, New-York.

MANUEL OU REGLEMENT DE LA SOCIÉTÉ DE TEMPERANCE,

DÉDIÉ A LA JEUNESSE CANADIENNE

PAR M. CHINIQUY, PRÊTRE, CURÉ DE KAMOURASKA

LES PERSONNES qui désireraient se procurer le petit ouvrage ci-dessus, pourront s'adresser au Bureau des MÉLANGES.

Prix: un schelling; dix schellings la douzaine.

ÉTABLISSEMENT DE RELIURE.

CHAPELEAU & LAMOTHE,

Rue Ste. Thérèse, vis-à-vis l'imprimerie de MM. J. STARKE et Cie.

LE Sousigné venant de recevoir de Londres, un assortiment complet D'OUTILS POUR RELIURE,

informe très respectueusement ses amis et le public en général, qu'il est prêt à exécuter toutes RELIURES de LIVRES dans tout style et à des prix très réduits.

O. BEAUCHEMIN.

Rue Notre Dame, No. 114.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement. On s'abonne au Bureau du Journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROHON, libraires de cette ville.

Prix des annonces. — Six lignes et au-dessous, 1re. insertion, 2s. 6d.
Chaque insertion subséquente, 7½d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion, 3s. 1d.
Chaque insertion subséquente, 10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne, 4d.
Chaque insertion subséquente, 1d.

PROPRIÉTÉ DE JANVIER VINET, PTE.
PUBLIÉ PAR J. B. DUPUY, PTE.
IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET.